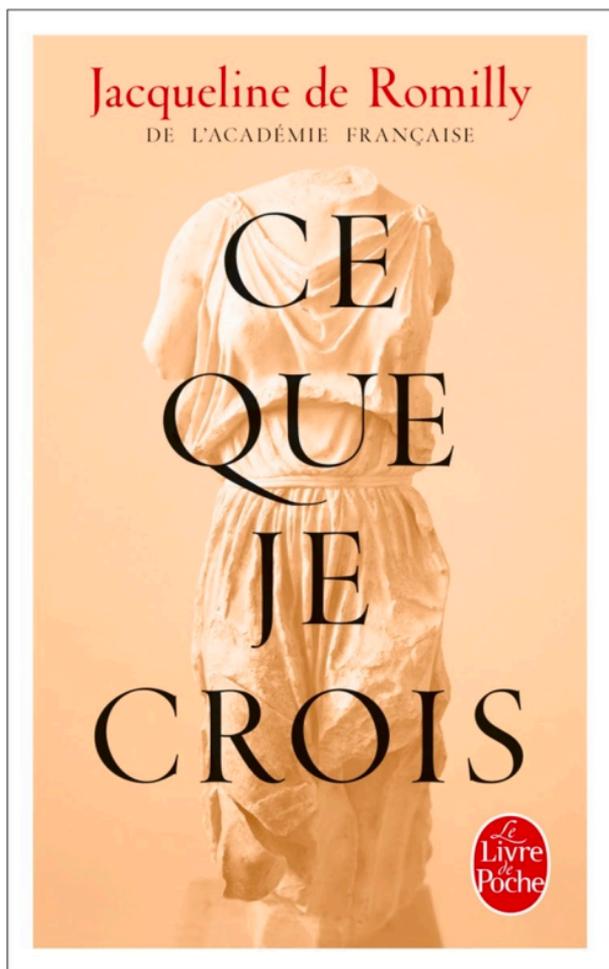


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Ce que je crois

Jacqueline de Romilly



Le Livre de Poche remercie les éditions De Fallois qui ont autorisé la publication de cet extrait.

JACQUELINE DE ROMILLY

de l'Académie française

Ce que je crois

ÉDITIONS DE FALLOIS

I

Voir la lumière

Je crois d'abord que la vie est belle et mérite d'être aimée. Cela ne veut pas dire que tout y soit rose. Mais ce qui me choque est que l'on n'en poursuive pas les beautés, obstinément.

On pourrait croire qu'une telle attitude va de soi : je m'aperçois qu'elle est, au contraire, de moins en moins répandue. Parce que l'on blâme la société, parce que l'on sent tout ce que le monde a d'absurde, parce que l'on doute de pouvoir jamais communiquer avec plénitude, on désespère – ou bien, en langage plus moderne, on est dégoûté. Et le bonheur se confond alors avec un confort bourgeois dont on ne veut plus. Les héroïnes d'Anouilh et les héros de Montherlant, avec leur refus du bonheur, les personnages de Ionesco, aux prises avec une illusion toujours folle et toujours déçue, sont le symbole de ce dégoût. L'alibi de la drogue et du bruit en sont sans doute les effets ; le goût de la violence aussi. Et parler du bonheur de vivre paraît à beaucoup une offense contre la souffrance d'autrui.

J'aurais pu céder, moi aussi, à cette amertume. J'ai eu ma part, et bien comptée, des malheurs du temps. J'ai perdu mon père dans la première guerre, qui a tué également et le frère de ma mère et le frère de mon père. J'ai vécu la seconde guerre – et, qui plus est, comme Juive. J'ai compté dans ma vie privée pas mal de déboires, dont beaucoup étaient la conséquence indirecte de la guerre. Je me suis passionnée pour mon métier de professeur ; et on me l'a ruiné entre les mains, à coups d'attaques et de réformes. Quant au grec qui m'est si cher, je l'ai vu, après une carrière tout entière consacrée à le diffuser, brusquement écarté des études, pour des raisons, ici encore, que l'on disait liées aux difficultés du temps.

De tout cela je ne me plains pas outre mesure. Je sais qu'il en est toujours ainsi. La vie est toujours difficile. Les bonheurs s'y doublent de leur contrepartie de souffrance, en sorte que les lots, pour finir, semblent équivalents : si l'on a la chance d'avoir une famille, qui vous aide et vous entoure, on doit à son tour l'aider à supporter ses épreuves diverses ; si l'on a la chance d'avoir des enfants, avec toutes les joies qu'ils vous donnent, on est exposé aux déboires qu'ils risquent de vous apporter, quand ils sont malades, quand ils rencontrent des échecs, quand ils se retournent contre leurs parents. Toutes les passions vous enrichissent mais vous usent. On ne peut pas gagner sur tous les tableaux. Quant aux désordres du temps, je voudrais bien savoir quelle génération y a jamais échappé. Un de mes étudiants, lors de la guerre

d'Algérie, se plaignait d'appartenir à une génération si lourdement éprouvée : je lui racontais les crises de l'avant-guerre, l'instabilité d'une paix menacée, la guerre... Tous les temps sont des temps de désordre ; et la paix est toujours à venir, de même que la prospérité.

Un jour, je regardais un rocher tout juste couvert par la mer et auquel s'accrochaient des algues. Les pauvres algues ! La vague montait puis redescendait, les tirant brutalement vers le bas, tordues, presque arrachées, et les laissait à sec. Puis la vague remontait, et, aussitôt projetées vers le haut, elles se rouvraient dans la mer, pour un instant. Et je me disais : pour nous, il en est ainsi. Cela tire, mais nous tenons ; cela continue indéfiniment, mais, à chaque instant, on peut à nouveau s'épanouir et reprendre force.

La vie est ainsi, et pourtant je l'aime. Ma vie a été ainsi, et pourtant j'ai été heureuse. Encore maintenant, au plus fort des fatigues et des soucis, des joies ne cessent d'y éclore.

Les Grecs, je crois, m'ont aidée à préserver ces joies. Car ils ont eu, précisément, le courage d'aimer la vie et le bonheur, sans pour autant embellir les choses, sans jamais perdre de vue les cruautés de l'existence, tout au contraire.

Vingt-cinq siècles après, nous leur devons encore l'invention de la tragédie. Et le propre de la tragédie est justement de reconnaître dans les malheurs les plus insignes le signe même de la condition humaine. Ils y ont montré comment les désastres s'abattent sur un homme, qu'il soit

innocent ou coupable. Ils y ont montré qu'aucun bonheur humain ne dure. L'homme était pour eux « l'éphémère », « le fantôme d'une ombre », « un fantôme et une ombre inconsistante ». Disent-ils mieux, nos désespérés d'aujourd'hui ? Disent-ils mieux que Sophocle, avec ses vers qui donnent à l'instabilité humaine cette résonance si implacable : « Pour les hommes, rien qui dure, ni la nuit étoilée, ni les malheurs, ni la richesse ; tout cela un jour brusquement a fui, et c'est déjà au tour d'un autre de jouir – avant de tout perdre » ? Et savent-ils mieux qu'Euripide comment ceux que les dieux laissent en paix se déchirent de leurs passions ? Ils lui empruntent bien sa farouche Médée... Dans le domaine du tragique, on ne peut guère aller plus loin que mes Grecs du ^ve siècle.

De plus, ils vivaient dans la guerre et en connaissaient toute l'horreur. *L'Iliade* est un poème de guerre, où l'on meurt, où l'on pleure ; Hérodote et Thucydide sont des historiens qui racontent des guerres. Et quelles guerres ! Thucydide n'hésite pas à montrer les passions que réveille, au sein même des cités, ce « maître aux façons violentes ». Le scandale de la guerre est partout, avec ces morts cruelles, ces morts pour rien. Encore aujourd'hui, quand je lis des reportages sur des guerres ou des massacres, la brutalité des témoignages, ou même des images, m'émeut moins profondément que la grande image d'Eschyle, sur les morts de la guerre de Troie : « Arès, changeur de mort, dans la mêlée guerrière a dressé ses balances, et, d'Ilion, il renvoie aux parents, au sortir de la flamme, une poussière

lourde de pleurs cruels – en guise d’hommes de la cendre, que dans des vases il entasse aisément. »

Les Grecs me disent ces souffrances de l’homme autant et mieux que mes contemporains. Et je ne crois pas que le sort fait à Socrate implique de leur part l’euphorie trop facile de la bonne conscience.

Mais l’admirable est justement que les Grecs aient su garder le goût de la vie tout en la sachant telle, et que la misère de l’homme, toujours présente à leur esprit, aboutisse à donner du prix aux joies, ou à la joie, qui en est complémentaire. Tout ce théâtre semé de désordres, toute cette histoire semée de crimes, restent pour moi des textes toniques, qui me rendent confiance parce qu’ils laissent une place au courage, et qui m’aident à mieux ressentir les joies de la vie parce qu’elles n’en sont jamais absentes.

Même dans la tragédie, je les retrouve. Car personne n’y renie le bonheur ou ne le refuse. L’Antigone des Grecs n’est pas l’amère contestataire qu’en a fait Anouilh. Elle perd à regret les joies que lui coûte son héroïsme. Et elle pense au bonheur perdu. On y pense souvent, dans la tragédie : on pleure celui que l’on avait, ou que l’on aurait pu avoir ; ou bien soudain l’on espère enfin le connaître. Le regret et l’espoir sont marqués au chiffre du bonheur. Et déjà, chez Homère, le sourire d’Andromaque, menacé par la mort imminente d’Hector, est évocateur des joies de la paix.

Je pense que cet attachement obstiné au bonheur, précisément parce qu’il n’est pas aveugle, a peu à peu nourri et raffermi ma propre joie de

vivre, et m'a aidée à la garder intacte contre vents et marées.

Et puis comment oublier que, chez les Grecs, ces joies de la vie m'apparaissent dans la fraîcheur de découvertes simples et naïves ? Ils n'habitaient pas nos grandes villes. Ils n'étaient pas perdus dans d'immenses troupeaux humains. Leurs guerres étaient cruelles, mais elles s'arrêtaient pour l'hiver. La terre grecque leur ouvrait ses beautés non polluées. Et leur littérature toute neuve se remplissait de visages humains différents, de vertus encore intactes, d'admiration. Les malheurs du temps n'étaient pas mille fois multipliés par la presse, les mémoires, la propagande ; ils n'empêchaient pas d'aller à l'essentiel. Ils n'oblitéraient même pas la simple vie de tous les jours. Et, grâce aux Grecs, je les redécouvre mieux.

C'est pourquoi, parlant de ce que je crois, je ne puis me retenir de citer des noms de héros, des vers de poètes. Il ne faudrait pas s'y tromper : ce n'est point là simple travers de professeur. Ces héros et ces vers font partie de ma vie. Ils sont mes compagnons et mon viatique. Ils m'aident à retrouver, au fil des jours, l'émerveillement que le monde moderne tendrait à étouffer en nous.

* * *

Et d'abord, cette première merveille : voir la lumière. Ainsi les Grecs définissaient-ils le fait de vivre. Et les mots contiennent déjà – c'est le cas de le dire ! – comme une illumination.

Simplement cela : la lumière. Tous ceux qui meurent, dans la tragédie, disent en mourant adieu au Soleil, dieu de la lumière. « Soleil, je te viens voir pour la dernière fois » : le vers que Racine a mis dans la bouche de Phèdre n'était justement pas dans le modèle grec ; mais c'était au détail des mots près, l'adieu que prononçaient Œdipe et Antigone, Ajax, Alceste et Polyxène.

Oh ! ce n'était pas le soleil écrasant à qui l'on rend hommage dans l'hébétude de l'été : ce n'était que la lumière de la Grèce – celle qui, aujourd'hui encore, donne son éclat à la blancheur des marbres, ou à ce qu'Eschyle appelait « le sourire innombrable des vagues marines ».

Cela existe. Accablés de soucis, serrés dans le métro de nos villes trop denses, les yeux sur le journal, la hâte au cœur, nous l'oublions. Mais chaque fois que je viens dans ma maison de Provence, le même saisissement me reprend devant le jeu de la lumière et de l'ombre. Lorsque je vois, le matin, s'éclairer tout à coup un pan de mur d'un blond doré, et l'ombre des platanes bouger doucement, en taches légères, sur ce fond lumineux, ou lorsque je vois le vert des pins tout caressé de soleil, et la pente découpée de la montagne Sainte-Victoire, avec sa blancheur qui change à toute heure de reflets, j'ai le sentiment que rien, jamais, ne peut passer la joie de cette contemplation. Mais on n'est pas forcé de venir au pays de Cézanne. Sans aller si loin, je me souviens fort bien d'un dimanche matin, il y a quelques semaines, dans le parc de Bagatelle, et du sourire étonné et comme incrédule

de tous ces Parisiens devant les pelouses fraîches, avec leurs flaques de soleil. Leur sourire me semblait dire : « Soleil, je te viens voir pour la première fois »...

Pourtant, ne pensez pas que le bonheur auquel je crois soit fait de fuite devant le réel et d'extases bucoliques. La beauté n'existe pas que sur des pelouses dans des parcs préservés. Pour qui a vécu au contact des Grecs, elle surgit à chaque instant.

La lumière qu'ils aimaient éclairait tout : les visages, les colonnes, les façades, les bijoux, les armes. Les poèmes sont tout illuminés de ces fulgurances joyeuses : tout est d'or, tout étincelle. Une bonne nouvelle aussi est, pour eux, une lumière. « Ô rayon du plus beau soleil qui ait jamais brillé sur notre Thèbes aux sept portes, tu as donc lui enfin, œil du jour doré ! » : le cœur pousse ce cri de joie au lendemain d'un jour de bataille, qui laisse morts les deux princes rivaux, et au matin de ce qui sera la mort d'Antigone. En plus modeste, je vis cela au cours des jours. Quand je me hâte, exaspérée d'être en retard, tourmentée, malheureuse, l'éclat de la lumière sur le dôme usé des Invalides vient soudain me faire signe, illuminant un présent dérobé à l'angoisse. Quelque chose en moi se rassure, se dit : « Il y a la beauté. » Et quelque chose, aussi, s'émeut au souvenir du temps d'exil, et murmure : « Merci, mon Dieu, que je puisse avoir retrouvé Paris, si longtemps interdit, si longtemps menacé » : « Tu as donc lui enfin, œil du jour doré... »

Les choses les plus humbles deviennent ainsi sujets de joie. À la splendeur des héros avec leurs casques étincelants, l'épopée savait opposer les douceurs de la vie quotidienne. Et quand Hector s'enfuit éperdument devant Achille qui va le tuer, il passe près des « larges et beaux lavoirs de pierre », où, du temps de la paix, les femmes de Troie venaient laver leur linge ou, comme dit Homère, « leurs vêtements brillants ». De même, aux douleurs de la guerre qui fait rage, Aristophane savait opposer les plaisirs de l'automne, avec ses feux où l'on rôtit des glands de hêtre, ou bien ceux du printemps et de l'été, avec ses inspections campagnardes, au son de la cigale, pour aller voir mûrir la vigne et grossir la figue... Ce matin, comme tous les matins de septembre, j'ai été, moi aussi, voir mûrir la figue. J'ai d'ailleurs constaté que les oiseaux s'en étaient régalés avant moi. Mais c'était déjà merveille que le figuier existe, et les oiseaux.

De même les journées, si coupées qu'elles soient de soucis, s'éclairent parfois d'une beauté amicale. La lumière de la première lampe allumée sur ma table de travail encombrée de livres m'émeut autant que les premiers narcisses.

Je ne sais ce qui rend pour moi ces joies si vives. Peut-être le souvenir des années de guerre et d'occupation donne-t-il plus de prix au fait de « voir la lumière ». Peut-être encore ai-je une nature ainsi faite. Mais je crois, ou même je sais, que ce sentiment primordial a été renforcé en moi par ce contact de tant d'années avec ces gens qui étaient au matin du monde, et qui étaient poètes. Et

je sais également qu'au lieu de nous ronger d'amertume à l'idée que tout va de travers, redécouvrir ces joies n'est pas un mal. Elles n'empêchent ni d'agir ni de réagir ; et elles sont si simples et essentielles qu'aucune mutation ne saurait leur porter atteinte.

Il n'est pas non plus de mutation qui tienne contre la douceur des tendresses humaines. Et je voudrais en citer deux formes, qui me sont particulièrement chères.

La première est la gentillesse. Je crois en la gentillesse. Et, pour une fois, je m'interroge : suis-je bien sûre d'en devoir entièrement le goût à la Grèce ? Peut-être les femmes en général aiment-elles la gentillesse ? Peut-être le Midi, avec ses sympathies en surface, m'en a-t-il donné l'habitude ? Toujours est-il que j'y suis terriblement attachée. J'apprécie les mots bienveillants, venus d'étrangers aussi bien que d'amis, les attentions, la courtoisie, la compréhension. Ce ne sont pas là, dans le monde d'aujourd'hui, des biens si communs ; mais ils comptent d'autant plus.

La gentillesse n'est pas la charité. Elle est moins riche et moins pure ; elle ne va pas jusqu'au don de soi, elle est souvent tout extérieure. Aussi peut-on la juger mièvre. Et pourtant, à cette différence, voici que, justement, je reconnais, malgré tout, l'influence directe de la Grèce – avec son respect de l'homme et son sens inné d'une certaine égalité. Aujourd'hui encore, les gens simples, en Grèce, ne sont-ils pas étonnamment courtois, hospitaliers et généreux ? Et finalement, puis-je oublier qu'au

cœur même de l'*Illiade*, la femme adultère qui fut cause de tant de morts chez les Troyens se voit si gentiment traitée par son nouveau beau-père, le roi de Troie ? Il l'appelle « chère fille » ; il lui dit : « Ce n'est pas ta faute : tout est venu des dieux. » Cette gentillesse du vieux Priam, et de quelques autres avec lui, éclaire pour moi l'épopée, comme celle de mon entourage éclaire parfois ma journée. J'ai besoin de ces îlots de clarté pour m'intéresser à l'œuvre littéraire, comme j'en ai besoin pour trouver, dans la vie, le courage d'agir.

Cette gentillesse, que j'aime, s'étend à tous indistinctement ; mais elle reconnaît à chacun une existence à part, si humble soit-elle. Elle est, comme la fraternité, ouverte à tous ; et pourtant son propre est de distinguer chaque personne. Contrairement à la charité – ou à ce que je me représente comme telle – elle se vit au niveau le plus simple et le plus concret – ce qui n'est pas pour me déplaire. J'aime que cette Athènes de la guerre du Péloponnèse, toute secouée de passions et d'idées, soit pourtant composée de ces braves gens sans complications qui remplissent le théâtre d'Aristophane, et ne rêvent que de faire bombance. J'aime qu'au sortir de la guerre civile, les plaidoyers de Lysias nous introduisent au monde des hommes modestes, qui traînent en bavardant sur l'agora et dans les boutiques. Ils surgissent les uns après les autres, l'invalidé et le mari trompé, présentés sous leur meilleur jour, loin des luttes de partis et des idéologies. Dans un train, dans un autobus, chez mon marchand de légumes, je retrouve le même élan d'allégresse

vers la bonne entente. J'aime cette gentillesse tout ensemble naïve et roublarde. Et je l'aime d'autant plus que je sais qu'elle se survit à travers les siècles, qu'elle touche au plus humain, et qu'elle constitue, dans nos vies difficiles et chaotiques, un point fixe où amarrer notre affection pour les hommes en tant que tels.

Mais de tous les domaines où les Grecs m'ont appris à mettre de la tendresse, il en est un qui me touche plus encore, car c'est celui où s'est passée ma vie : je veux parler de l'enseignement.

Comment bien enseigner si l'on n'a pas, pour ses élèves, la tendresse de Socrate pour les siens ? Notre époque est un peu obsédée : quand j'évoque cette tendresse, on s'empresse de m'avertir qu'il s'agit là de sentiments homosexuels. Peut-être ! Et qu'importe ? Je sais bien, en tout cas, qu'une pédérastie de ce genre n'aurait certainement pas droit au carré blanc des coucheries. Ce qui me touche, moi, c'est la patience de Socrate, son ironie indulgente pour les défauts des jeunes, sa lente adresse à les éveiller, ses compliments, son sérieux. Même les grands mots lourds de nos traductions, les « mon bon » et « mon excellent ami », ne parviennent pas à tromper sur le charme de cette affection. J'aime voir Socrate se moquer doucement du jeune Phèdre, un fervent de la rhétorique qui – Socrate s'en doute – cache sous son manteau le beau discours dont il prétend ne pas avoir le texte. J'aime le voir se moquer finement des arrogants. J'aime aussi le voir s'attendrir devant le beau Charmide. Eh oui ! Il ne faut pas

y voir malice : la beauté de Charmide me touche ; c'est vrai que les jeunes sont parfois beaux. Mais ce beau jeune homme me touche plus encore quand il rougit de timidité, puis répond à Socrate non sans noblesse, et décide enfin de devenir son disciple dans la quête de la sagesse. Ces jeunes gens-là, j'en connais. J'en connais même encore maintenant – après que la pression de quelques agitateurs a fait céder le gouvernement, puis les parents, et enfin l'administration, au point que nos jeunes, en général, ne savent plus rougir que de colère, ni rechercher que le plaisir. Même maintenant je sais combien sont charmantes et nobles cette confiance d'une part, cette patience de l'autre.

Pour moi, c'est un plaisir d'expliquer à des étudiants ce qui ne va pas dans leur travail. On n'y arrive pas toujours. On peut être fatigué, pas assez lucide : on voit alors sur leurs visages l'ombre d'une déception qui ne s'avoue pas. Mais quelle joie partagée quand on y réussit ! Platon a célébré cette joie à la fin du *Phèdre*. Ma vie à moi en a été éclairée.

Naturellement, j'ai connu dans ma vie d'autres joies et d'autres tendresses, plus vives et plus sûres. Mais je crois n'en avoir pas connu de plus pure que celle-là, ni de plus féconde : je tiens d'autant plus à le rappeler que ce lien privilégié entre le maître et la jeunesse se trouve aujourd'hui menacé, et que je crois cette menace grave.

Parfois, cette menace me serre le cœur ; et puis, à chaque lecture de Platon, à chaque entrevue

réussie, à chaque sourire, l'espoir renaît. Faire confiance aux hommes n'est pas toujours très facile ; mais si l'on veut voir se développer un humanisme moderne, c'en est la condition première.

* * *

J'ai parlé comme si enseigner était une affaire de tendresse. Et c'en est une, aussi. Mais la joie qui peut en naître est d'abord une joie de l'esprit. Et cette joie de l'esprit ouvre, du même coup, sur une autre lumière.

J'aime passionnément comprendre. Arthur Koestler a écrit récemment que c'était là un besoin aussi fondamental que la faim ou la sexualité. Il me semble, quant à moi, qu'il aurait, plus que les deux autres, besoin d'être encouragé. En revanche, il représente à mes yeux une des plus hautes fonctions de l'homme. Comprendre le plus possible, de tout, toujours.

Ô mes Grecs ! Votre lucidité, je l'adore. Et là, je suis certaine que je ne me trompe pas. Que, dans la Genèse, l'arbre qui donne la connaissance du bien et du mal soit l'arbre défendu et l'occasion du péché originel, me déroute et m'inquiète. Je cherche à retrouver là quelque trace d'un péché d'orgueil ou de démesure. Je ne puis croire que chercher à comprendre soit jamais, en soi, un péché. Et, avec tous les arrangements qu'invente actuellement le christianisme pour faciliter l'accès à ses mystères, j'espère qu'il m'en offrira un. Il doit y avoir une explication : il le faut.